

AVIS.

Notre Agent, Mr. Edouard Dorion, collectera, la semaine prochaine et les semaines suivantes, dans les quartiers St. Joseph et St. Antoine.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 8 DECEMBRE, 1870.

IL N'Y A PLUS DE JUGES A BERLIN.

Il n'y a plus de juges dans cette bonne province de Québec; c'est du moins ce que pense M. J. Doutré, avocat de l'Institut Canadien, et par surcroît, défenseur de la femme Guibord. Il a récusé les quatre juges catholiques de la Cour d'Appel; il veut qu'ils se déclarent incompetents dans la cause Guibord, parce que leur qualité de catholiques, qui les oblige à obéir au *Syllabus* et aux dogmes et décrets de l'Eglise, les rends inaptes à faire respecter les douces lois d'Elizabeth, qui sont naturellement contraires au *Syllabus*, et tout aussi naturellement favorables aux amis de l'Institut. M. Doutré ne tire pas cette dernière conséquence, qui est pourtant fort logique.

Tout de même, cette récusation n'est pas un compliment pour M. le juge Mondelet. On ne se défiait pas de lui à ce point et on ne le soupçonnait pas imbu d'un catholicisme aussi pur qu'on s'attendait à rencontrer chez les honorables juges Duval, Caron, Drummond et Monk. Nous serions bien embêté de cette préférence, si nous étions le juge Mondelet ou le juge Berthelot. Ce dernier, heureusement, peut se consoler: il a cruellement désappointé ceux qui espéraient le voir marcher dans la voie tracée par M. Mondelet. C'est peut-être la raison pour laquelle on n'a plus de confiance aux magistrats catholiques.

Personne ne prendra au sérieux cette récusation, qui ne pourra que jouer un mauvais tour à son auteur et fournir à ses adversaires un nouveau et puissant motif d'insister sur leur principal argument: l'incompétence des tribunaux civils à s'occuper de pareilles causes. Puisque M. Doutré prétend que sa cause va soulever des questions de dogmes, de décets canoniques, de *Syllabus*, etc., etc., il devrait, pour être conséquent avec ses idées de liberté et certains moyens de sa cause, admettre la complète incompétence des cours séculières à en prendre connaissance. Comme il faut présumer que c'est le contraire qu'il veut, il prend un fort mauvais chemin pour y arriver: M. Laflamme a vu le précipice au bout de ce chemin, et c'est sans doute pour cela qu'il a abandonné la cause à son plus vaillant collègue. Nous félicitons beaucoup M. Laflamme d'avoir manqué de ce courage là.

J. A. MOUSSEAU

LE CHEMIN GOSFORD.

En quelques mois, ce chemin à lisses en bois a été fait et peut maintenant fonctionner parfaitement. C'est le premier dans le pays et si l'expérience réussit, ce sera un progrès merveilleux dont les résultats sont incalculables. Il ne faut pourtant pas s'exagérer l'importance des chemins de ce genre: pour de grandes lignes destinées à un trafic considérable, une voie en lisses de bois serait sans doute insuffisante. Le nombre comme la trop grande pesanteur des convois broierait le matériel du chemin dont les réparations et le renouvellement deviendraient trop fréquents. Mais comme embranchements locaux, comme simples liens de grands réseaux, ou comme chemins de colonisation devant ouvrir l'intérieur pour le relier aux grands centres, ces chemins seront une merveille, merveille d'utilité et de bon marché, comme le remarquait M. Joly lui-même, le président des Directeurs de la compagnie. De l'avis des connaisseurs, l'entreprise doit tourner à bien, et le voyage d'inauguration, fait le 26 novembre dernier, est de nature à inspirer la plus grande confiance aux plus sceptiques. Le convoi, bien assis sur une lisse large, va rapidement et avec une secousse à peine perceptible.

M. Joly doit être fier de son œuvre; le pays devra lui en être reconnaissant. C'est lui qui est vraiment le père de ce progrès; il a été, et il est le premier à le proclamer, puissamment secondé par le gouvernement local et par le constructeur, M. Hulbert, artisan honnête, modeste, habile et très désintéressé; mais ce qu'il ne dit pas lui-même, mais ce que tout le monde doit déclarer bien haut, car de tels dévouements sont trop rares aujourd'hui, c'est que sans M. Joly, rien de semblable n'eût encore jamais été tenté. Son énergie, son patriotisme, ses sacrifices personnels ont posé les bases et presque tout accompli. Nous sommes heureux de lui rendre ici ce faible tribut d'éloge, aussi sincère de notre part qu'il est bien mérité de la sienne.

Au reste, il a reçu déjà de plus hauts encouragements. Le lieutenant-gouverneur a assisté à l'inauguration du

chemin Gosford et a prouvé le cas qu'il en faisait en conseillant de le continuer jusqu'au lac St. Jean. C'est bien cela: Sir Narcisse, qui est homme d'état et bon observateur, a donné, sous une forme déguisée et délicate, un excellent conseil à ses ministres et aux députés. Qu'on suppose les sommes énormes dépensées et un peu gaspillées pour les chemins de colonisation, qu'on fasse un état des résultats trop souvent nuls que ces dépenses ont produits, et l'on arrivera à la conclusion que les chemins à lisses de bois coûteraient à peine plus cher tout en rapportant des profits clairs, immenses et sûrs.

Le chemin Gosford coûte six mille piastres par mille, tout compris,—chemin, ponts et matériel roulant. Certaines parties de chemins de colonisation ont coûté quatre à cinq mille piastres par mille, et l'on attend encore les colons pour en peupler les alentours et les entretenir! Nous reviendrons sur le sujet, qui doit éveiller l'attention et provoquer les efforts de tous les hommes qui s'occupent de l'avancement du pays.

J. A. MOUSSEAU.

CHOSSES ET AUTRES.

Le Dr. Hubert Larue a eu l'excellente idée de mettre en un volume de trois cents pages plusieurs de ses utiles productions, littéraires, historiques et d'économie politique. Tous ceux qui aiment à s'instruire et à s'amuser ne manqueront pas d'acheter cette œuvre nationale faite pour tous les goûts, tous les âges.

Encourageons les livres canadiens si nous voulons avoir des talents qui fassent honneur à notre nationalité. Il est affligeant d'être forcé d'avouer que les auteurs canadiens ne peuvent ordinairement couvrir leurs frais d'impression. Nous devons nous hâter de triompher de cette fatale indifférence, si nous voulons arriver à cet avenir brillant dont on parle tant mais qu'on prépare si peu. Il y a certes de quoi rougir et s'alarmer quand on voit un si grand nombre de nos compatriotes, qui dépensent tous les ans des sommes considérables pour des choses insignifiantes, refuser, par économie, de payer deux ou trois piastres pour un bon livre, un bon journal.

L'homme estimable n'est pas celui qui l'emporte par le luxe de ses voitures et de ses habits, mais celui qui cherche à développer son intelligence par l'étude et la lecture. Lorsqu'on parcourt nos campagnes, on est effrayé de l'apathie qu'on y trouve pour les choses de l'esprit, on est froissé dans son sentiment national, de rencontrer tant d'ignorance chez une nation pourtant intelligente. On s'explique les remarques injurieuses et les comparaisons désagréables faites par des étrangers accoutumés à vivre au milieu de populations qui lisent.

M. LEMAY.

Nous pourrions faire les mêmes observations au sujet de deux volumes de poésie qui viennent de nous arriver de Québec. Encore Québec! Evidemment la vieille capitale est la patrie des écrivains, orateurs et poètes canadiens.

Je lis gravé sur le couvert de l'un de ces volumes: *Évangéline, traduction du poème acadien de Longfellow, par L. Pamphile Lemay*, et sur l'autre: *Deux poèmes couronnés par l'Université Laval, par L. Pamphile Lemay*.

Deux volumes de poésie canadienne! mais vraiment, c'est trop de bonheur à la fois! Et de la véritable poésie, de belles et nobles pensées, des sentiments pleins des parfums de la vertu, des chants où respire l'amour de la patrie et des grandes choses du passé. L'ange de la poésie doit avoir secoué ses ailes sur le front de M. Pamphile Lemay, pour lui inspirer des accents si suaves, il a dû lui apporter du ciel la lyre harmonieuse dont les douces vibrations nous émeuvent. Ou éprouve, en lisant ces charmantes strophes, les douces impressions qui produisent dans une âme sensible, le murmure du ruisseau à travers le gazon, le ramage des oiseaux sous le feuillage, tous les charmes, toutes les harmonies de la nature dans une belle matinée de printemps.

Nous n'avons pas le temps de rendre au talent de M. Lemay l'hommage qu'il mérite; nous espérons qu'il nous sera permis quelque jour de nous acquitter d'une tâche si agréable. En attendant nous prions nos lecteurs de faire l'acquisition de ces deux charmantes productions des lettres canadiennes, de les lire et les relire pour en goûter toute la saveur.

M. MONTPETIT.

Après la littérature, l'économie politique et la poésie,—la science sous une de ses formes les plus utiles, une géographie. C'est M. Montpetit du secrétariat provincial qui en est l'auteur. On sait que M. Montpetit est une de nos meilleures plumes canadiennes, qu'il possède un talent littéraire, oratoire et poétique remarquable. Je connais de ses amis qui proclament hautement que personne ne le surpassera le jour où il voudra donner l'essor à son talent un peu revêché et capricieux. La destinée a voulu qu'il enfermât entre les quatre murs d'un bureau public un talent fait pour des espaces plus considérables, des horizons plus élevés. Mais il n'y perd pas son temps, et si jamais il en sort, ce que je suis disposé à croire, il prouvera qu'il aura su cultiver son intelligence. La géographie qu'il vient de faire approuver par le Bureau de l'Instruction publique est une preuve qu'il travaille sérieusement. Cette géographie, faite d'après une méthode pleine de clarté et

les règles posées par les premiers géographes, ne pourra manquer de recevoir l'encouragement des maisons d'éducation. Tant d'heures et de veilles consacrées à un travail si utile, mais si peu agréable, méritent d'être récompensées. Comme ce n'est pas encore le temps de dire toute notre pensée sur cette œuvre remarquable, nous attendrons. Je dois dire que M. Montpetit a été puissamment aidé dans son entreprise par M. Devisme, ancien professeur de l'École Normale de Montréal, dont on garde un si bon souvenir, ici.

M. COURSOL.

Montréal est en travail de maire. Qu'en sortira-t-il? Pas une souris toujours, si les candidats dont on parle sont sérieusement sur les rangs. Si l'on en croit la rumeur, deux canadiens-français, hommes d'intelligence et de talent se disputeraient pour la première fois l'honneur du fauteuil civique. On parle de M. Coursol; ce n'est pas étonnant, on parle de lui, chaque fois qu'il a quelque chose de vacant depuis plusieurs années, et il y trouve moyen de mettre un peu la main dans tous les plats.

A l'heure qu'il est, M. Coursol est commissaire de police et juge des sessions de quartier, que sais-je encore?

Il veut être maintenant maire, ce qui augmentera ses émoluments de cinq cents louis. Ajoutons à cela une cinquantaine de mille louis d'héritage, et on avouera qu'il n'a pas à se plaindre de la providence, de son pays, et de ses parents. Si maintenant on ajoute que M. Coursol est un homme de talent, d'éducation et de bonne mine, prudent, poli et affable, sachant en un mot se faire estimer et aimer, on comprend à que ses concitoyens aient les yeux sur lui, à tout moment, et le jugent digne d'occuper toutes les positions.

C'est notre avis à nous aussi; seulement nous nous promettons de faire une remarque à M. Coursol.

S'il sait choisir les places qui paient bien, il ne sait pas assez choisir celles où il rendrait le plus de services à son pays. On trouve toujours des juges, des commissaires de police et des maires, mais on ne trouve pas aussi facilement des députés et des ministres. M. Coursol a assez de talent pour aspirer aux plus hautes positions dans la politique, et il est assez riche pour avoir l'énergie, le dévouement et l'indépendance du sentiment national. Dans la disette d'hommes politiques où nous sommes, M. Coursol devrait être en Chambre; il a laissé dans la population des souvenirs d'énergie et de patriotisme qu'il ne devrait pas laisser disparaître. M. Coursol nous pardonnera d'avoir une si bonne opinion de lui.

L. O. DAVID.

LOUIS VEUILLOT ET LE GÉNÉRAL TROCHU.

Le célèbre journaliste a écrit au président de la république française une lettre remarquable, dans laquelle il lui annonce qu'il va voter pour lui et lui donne en même temps des conseils. «Vous n'êtes pas mon homme, lui dit-il, avec une franchise implacable.»

Il rend hommage à sa piété et à ses vertus privées, mais il lui reproche de ne pas avoir l'énergie d'imposer ses croyances et sa foi de permettre à ses collègues de persécuter la religion et de professer l'impie, d'avoir même souffert l'apostrophe de Voltaire. Il ajoute ces paroles:

«Vous êtes là, général; l'histoire vous verra là! Et vous êtes aussi dans le brevet de Garibaldi, devenant général français quand Pie IX est prisonnier du roi de Piémont. Et vous êtes encore sur leurs autres papiers. Vous êtes, non, je l'espère, devant Dieu, mais devant la postérité, du nombre de ces hommes qui, sur le cadavre du vicair de Jésus, ayant la garde de la France agonisante, permettent que la France soit clouée à la croix du mauvais larron.»

Dans une protestation éloquent, publiée le 17 Septembre 1870, le grand écrivain catholique répondant à une menace d'un journal révolutionnaire qui prétendait que le gouvernement devrait retirer la qualité de citoyen français à tous ceux qui reconnaîtraient l'autorité d'un souverain étranger, déclare que rien au monde ne l'empêchera de reconnaître l'autorité sacrée du souverain pontife, et il défie tous les gouvernements de l'empêcher de proclamer sa foi.

«Il est bien entendu, dit-il, que j'agrirai de même envers tout autre dictateur et toute autre république, envers tout souverain étranger à l'Église que pourrait m'imposer n'importe quelle invasion de l'égoût ou de la force, et qui prétendrait me faire une loi semblable et s'instituer ainsi mon pape à la place de celui que Jésus-Christ m'a donné. J'y mettrai le prix et je l'enverrais se promener.»

Paris est de plus en plus curieux pour celui qui en connaît les habitudes. Presque tous les hommes sont soldats. Les gamins, dont l'âge dépasse onze ans et qui consentent à s'enrôler, sont envoyés dans les forts pour y faire les commissions des gardes nationaux. Ils reçoivent la solde de la garde nationale. On leur apprend à faire l'exercice.

Le canon gronde plus la nuit que le jour. L'artillerie des forts essaie de chasser les Prussiens des positions que ceux-ci veulent occuper, et Prussiens et Français s'accordent à dire qu'elle y réussit merveilleusement. Ce qui étonne le plus, c'est l'habileté vraiment extraordinaire des artilleurs de marine. Plusieurs viennent d'être décorés.

Les préoccupations du siège et l'émotion à peine calmée des événements de la veille n'ont pu faire oublier à la population le culte de ses morts. Les cimetières étaient pour ainsi dire inabondables le jour des morts. La tombe de Cavaignac, entourée par la foule, était couverte de fleurs, comme aussi la modeste pierre qui couvre le cercueil de Baudin.

Des bouquets de roses fraîches et de pensées jonchaient la pierre de Murger.